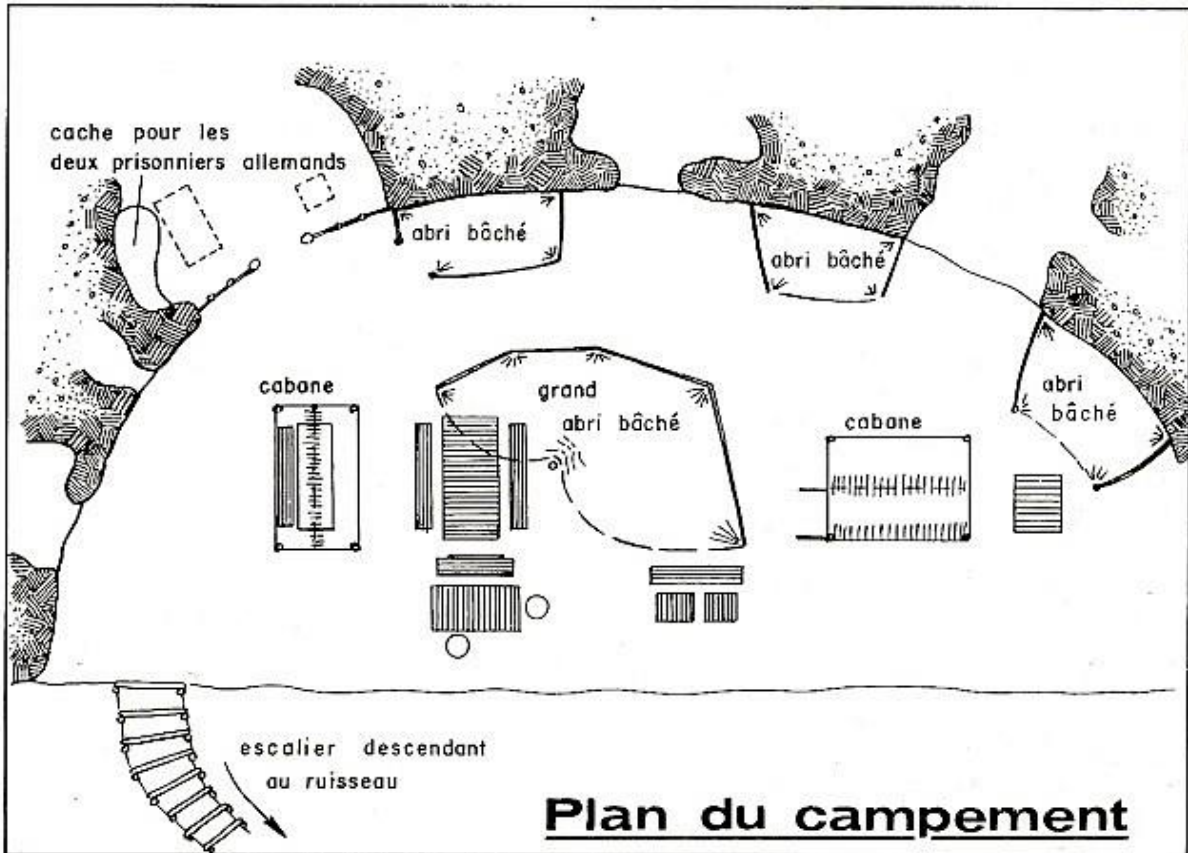


7- LE MAQUIS DE PLAINVILLE

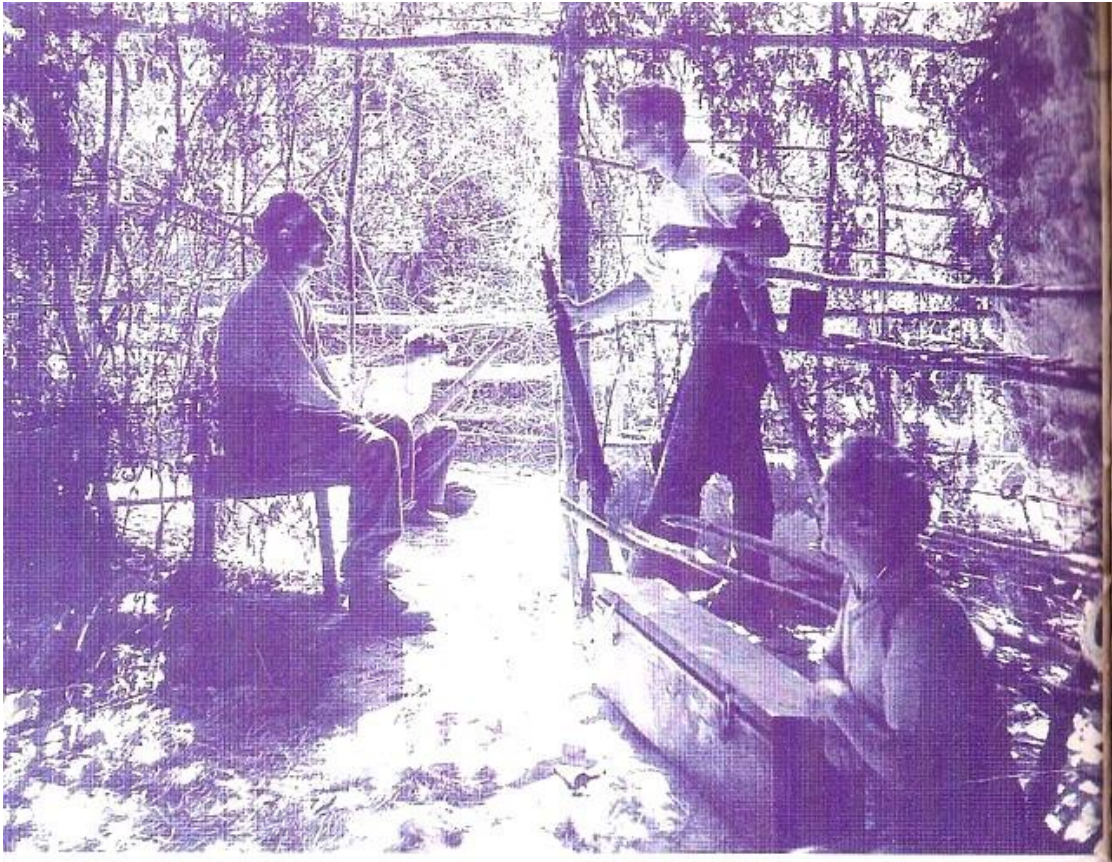
Un lieu propice



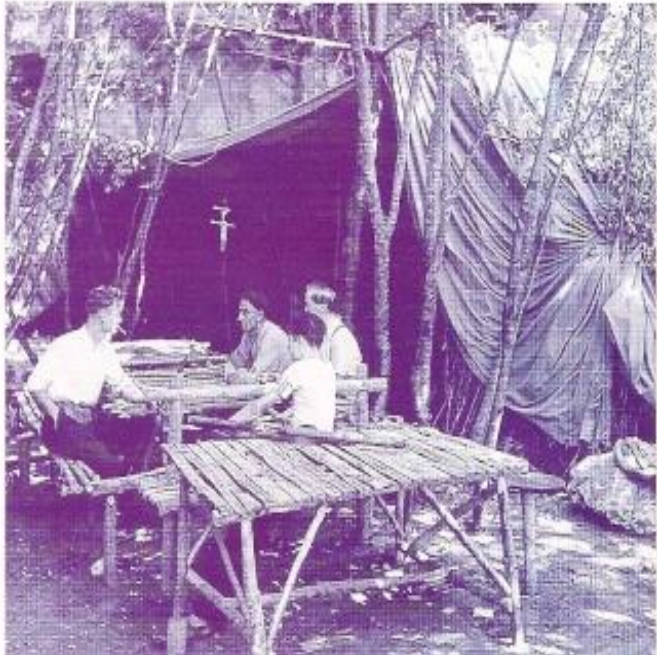
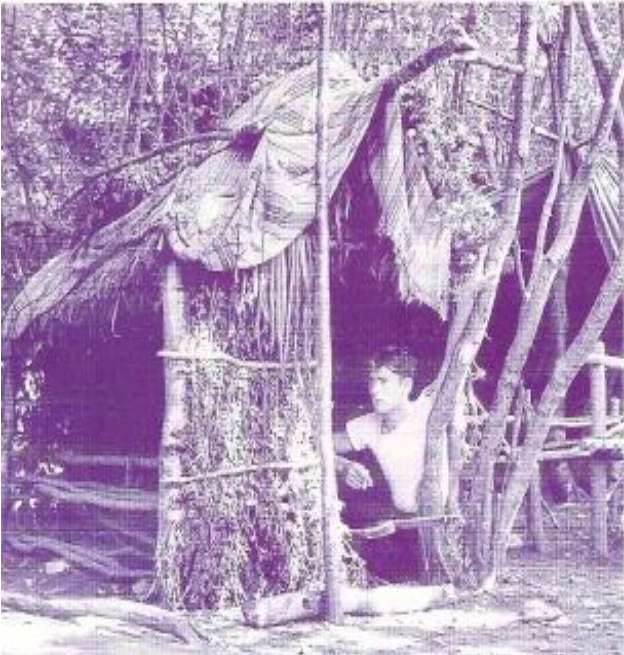




Des hommes jeunes

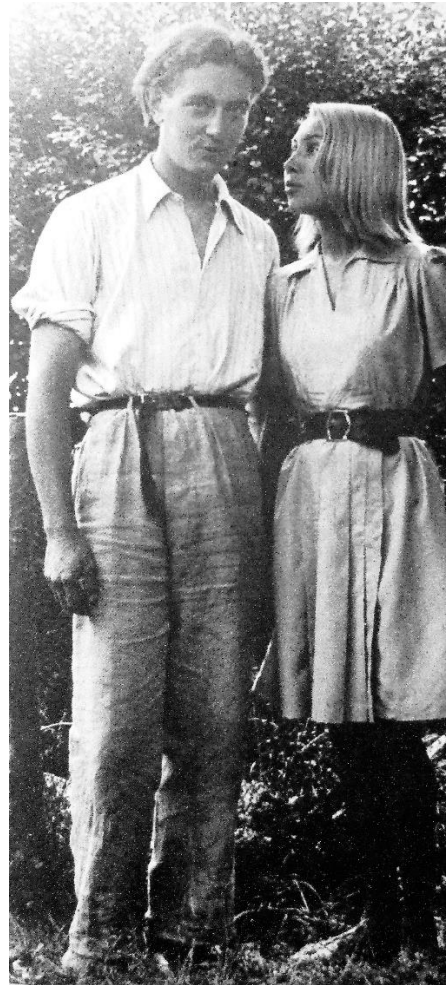


Un habitat sommaire





« Duroc » le capitaine Gabriel Herbelin, le 13 août 1944. (Coll. G. Herbelin)



Des actions militaires





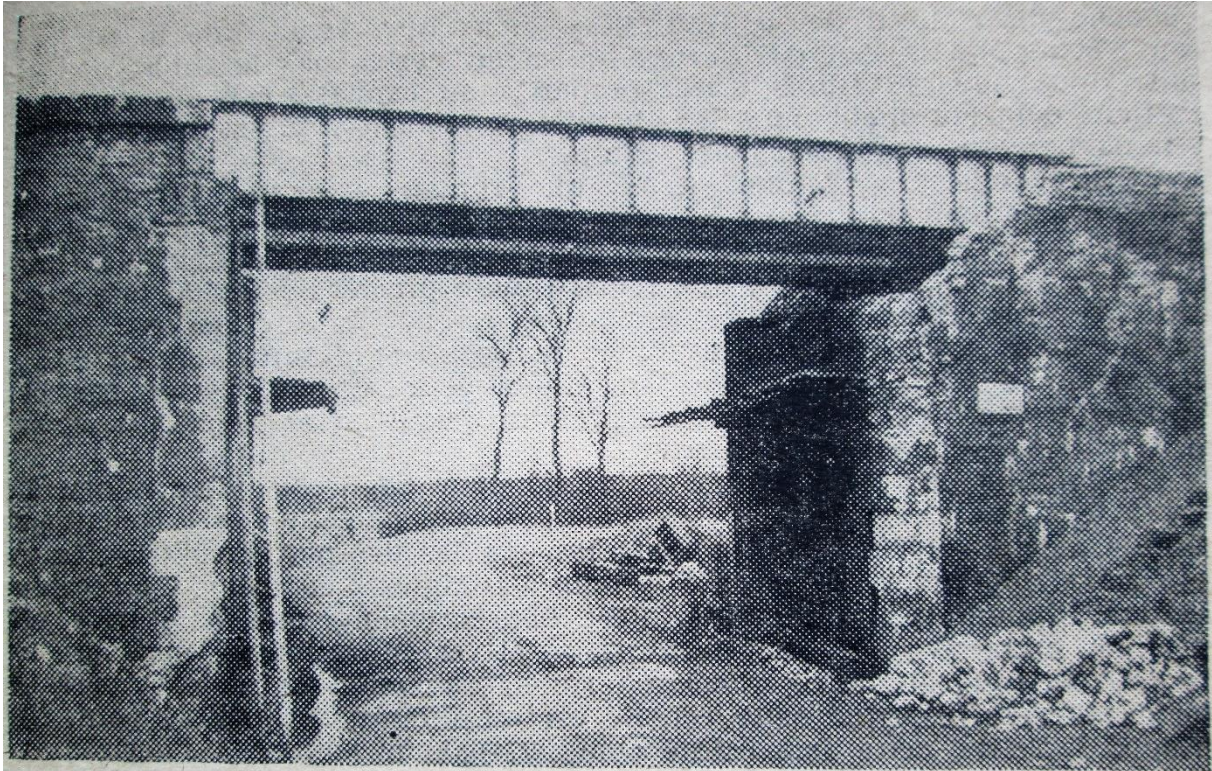
Des ponts qui sautent

Le pont de Courtemiche est situé à 2 kms de La Loupe vers Paris. Transportés en camion allemand, escorté par Emile Hiegel déserteur alsacien de la Wehrmacht, René Grignon (Loupiot) habillé en SS conduit le groupe de Rhone et treize hommes armés d'un fusil mitrailleur, quatre fusils, sept mitraillettes et des revolvers.

La route est longue par Frétigny, Montireau et Saint Eliph où les convois allemands sont nombreux. Arrivés sur place, une reconnaissance est organisée par Rhone et Guislain Roche (William) ; pas de gardes mais le pont est très haut et il faut une échelle pour placer les charges, c'est-à-dire 35 kgs d'explosifs.

La troupe en trouve une dans la ferme Oudill et s'active entre deux convois allemands. Les gardes voies civils sont interceptés et retenus prisonniers. Emile et Loupiot habillés en SS gardent le précieux camion garé à 200 mètres et caché par des haies. S'il y a un contrôle, Emile se débrouille car il parle allemand couramment.

Deux équipes armées sont placées de part et d'autre pour assurer la protection des artificiers.



(Cliché de Sauverzac)

Le pont de Courtemiche. Dans le fond et à droite, les restes du pont. A sa place, une passerelle jetée à la hâte par les Américains dès la libération

Rhone (Jean Renaudon) et William (Guislain Roche) se chargent de placer les explosifs tout en haut de l'échelle et doivent redescendre de nombreuses fois pour la cacher et se cacher eux-mêmes à chaque passage de convois, et il y en a beaucoup.

Chaque poutre maîtresse est munie de 8 kgs de pains de plastic avec cordon détonnant à double circuit. Le détonateur est réglé pour laisser le temps au groupe de s'éloigner du pont soit vingt minutes.

Le pont de Courtemiche saute dans la nuit et les maquisards tapis sous les branchages dans le camion aux couleurs de l'Allemagne rentrent au maquis sans être contrôlés mais en étant retardés plusieurs fois par le

passage des colonnes allemandes sur la route de Saint Eliph.



Pont Saint-Jean détruit à Châteaudun.

Des parachutages d'armes

1°) Réceptionner les containers

Avec la phrase « *Justine n'est plus dans son box* » c'est un des deux terrains de Digny qui est visé. Ces terrains ont pour nom de code « Crayon » et « Vernissage ».

SINCLAIR et Jacques Coutard (de Plainville) dînent chez les Esnault à la ferme du château et l'ambiance est à la poésie. SINCLAIR déclame Aragon « le grand poète de la résistance » : et si c'était à refaire, je referai le chemin... Les hommes de Plainville, partis depuis deux jours du camp, arrivent à la ferme. Plus de 30 km de nuit à travers champs et forêt en transportant, armes et ravitaillement et en évitant les routes. Le groupe part à la nuit tombée et arrive au rendez-vous de réception.

L'avion est à l'heure et largue ses containers dans le champ au lieu-dit « Le Plessis »



Mais sur le terrain, des chiens mènent vacarme près d'un parc à moutons et un berger est présent. Sommé de se retirer et de se taire, il part mais dès le lendemain tout le pays est averti du parachutage. Heureusement la jument de M. Chiffard a débarrassé le terrain pour transporter les containers chez Esnault dans une grange.

2°) Récupérer les armes



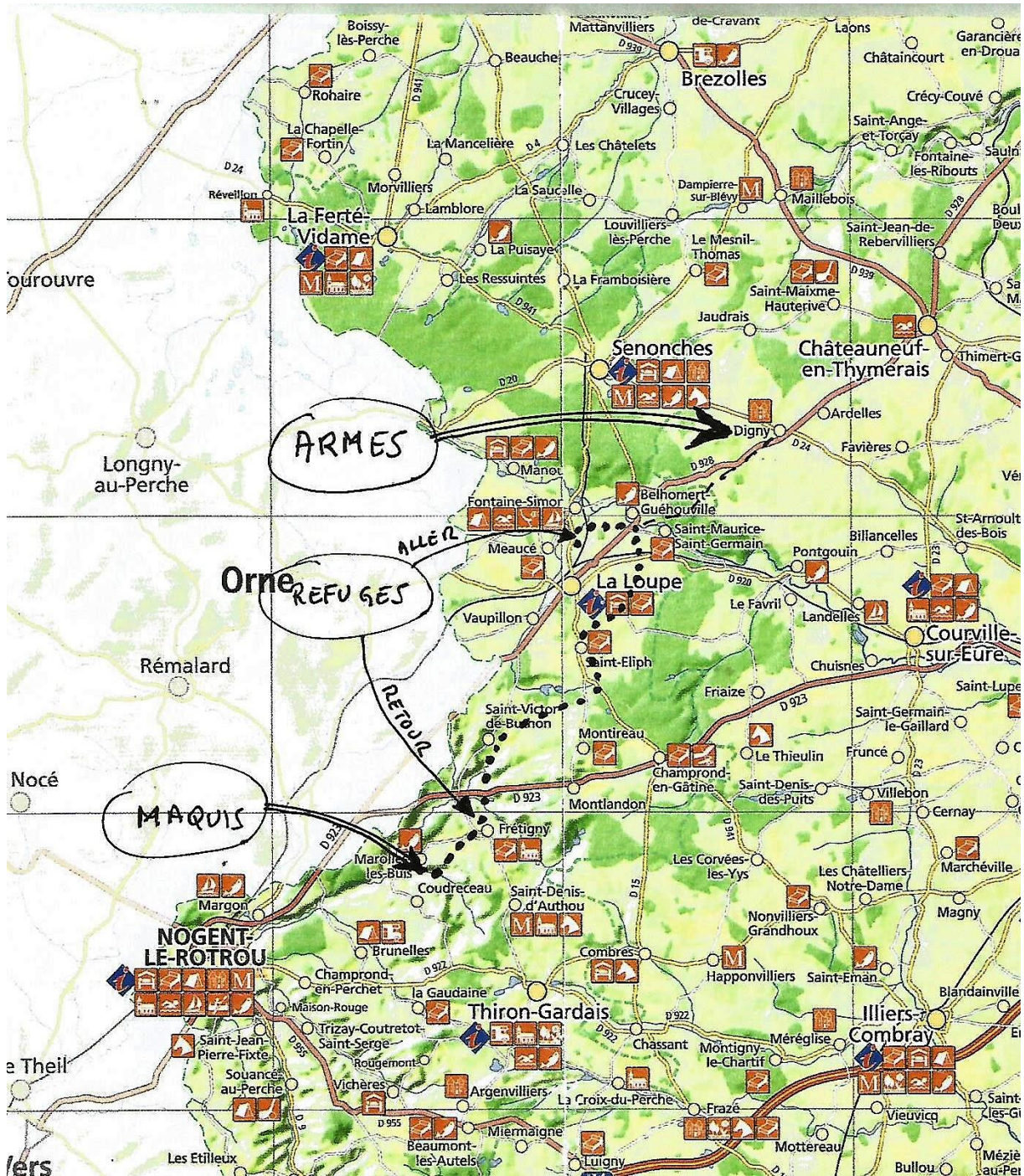
Les armes ne peuvent rester là très longtemps et les groupes de maquisards s'organisent pour les enlever.

Cela se fera à dos d'hommes, il y a 70 Km à faire par les champs et il faut être de retour au maquis avec les armes dans 48 heures



Sixt étudie le parcours qui devra éviter St Maurice où un détachement SS est arrivé récemment. Il faudra conduire 15 gaillards du maquis, les équiper en armes et nourriture, trouver des relais pour le repos, etc... C'est une expédition compliquée et il faut faire vite.

Quelques heures de sommeil et le départ est donné à 23 heures. En colonne par un, silencieux et en faisant attention à ne pas faire rouler de pierres ou de casser de branches le groupe progresse dans la nuit noire. Au départ, le terrain est connu mais rapidement il n'y a plus de repères dans ces bosquets, ces prairies et ces champs qu'on distingue à peine. On traverse prudemment des routes fréquentées par les convois allemands et le groupe arrive près d'un lieu connu où durant dix minutes il va pouvoir reprendre des forces avec distribution de pain et confiture. Tout le monde dévore en silence assis sous les arbres avant de repartir vers St Eliph qui est traversé en silence par les maquisards.



A 6 heures du matin le couvre-feu est terminé et on change d'aspect : les mitraillettes STEN sont démontées et rangées dans les sacs à dos car cette quinzaine de jeunes gens doit avoir l'aspect de travailleurs se rendant au labeur et non de combattants.



A l'entrée de Belhomert, il faut bifurquer pour éviter la route qui conduit les convois allemands au dépôt de munitions Gneisenau. Mais au sortir d'un virage Sixt aperçoit des camions allemands et de nombreuses troupes disséminées ici et là à 100 mètres.

Faire demi-tour serait un aveu il faut continuer et essayer de prendre un chemin à gauche dans le bois. Un groupe de 15 jeunes gars sur cette route intrigue l'officier allemand qui envoie de suite une moto avec side-car pour les contrôler.



Le combat est impossible car à droite et à gauche les nids de mitrailleuses allemandes couvrent le périmètre. Un seul coup de feu et ce sera un massacre de cette jeunesse.

Le lieutenant interroge en allemand : que faites-vous là ? Belleau tente d'expliquer en mauvais allemand qu'il s'agit d'une troupe de jeunes requis pour aller travailler à Gneisenau ce qui était assez fréquent à l'époque, mais il ne peut produire aucun document à l'officier soupçonneux. Les palabres s'éternisent et finalement l'Allemand oblige le groupe à faire demi-tour car il se trouve sur une route interdite ; les

maquisards ne demandent pas mieux et s'exécutent sans hâte en poussant des soupirs de soulagement.



Mais c'en n'est pas fini avec les contrôles car à la sortie de Belhomert, le groupe tombe à nouveau sur le même officier qui demande fermement à voir les papiers de chacun. Insensiblement plusieurs résistants se rapprochent du soldat la main sur le poignard pour Dugastel, sur le revolver caché pour Belleau, William ou les autres tandis que Sixt sort ses vrais papiers c'est-à-dire carte d'identité au nom de Jean Stiez et carte professionnelle agréée par l'occupant avec un ausweiss valable aussi la nuit, délivré en tant que vétérinaire.

Belleau produit une attestation d'agent d'assurance, etc... L'officier accepte cet étrange étalage de documents n'ayant rien à voir avec une troupe de jeunes allant en forêt transborder des munitions contre un petit salaire pour le compte de la Wehrmacht.

La décision est prise de gagner La Loupe et de s'y abriter au Grand jardin chez un ami tandis que Sixt gagnera Digny à vélo pour prendre contact avec Maurice Esnault.

Les jeunes résistants approuvent et traverse la rivière à gué, puis les marécages et les prairies avant d'atteindre la planque. Il s'agit du grenier d'un petit kiosque qui fait à peine 5 M2 mais cela n'a pas d'importance. Les premiers s'allongent au sol et s'endorment de suite, les suivants s'installent où ils peuvent c'est-à-dire par-dessus les autres.

Belleau va au ravitaillement chez Mme Petit-Jouvet responsable de la Croix Rouge et sympathisante de la résistance : des œufs, du fromage et du beurre cela réveille tout le monde.

Sixt est parti vers Pontgouin pour rejoindre Digny dans des chemins détournés où Maurice Esnault l'accueille à la ferme du Château. Il accepte de suite de charger une carriole avec les armes et ils repartent tous les deux vers le Grand Jardin en traversant prudemment la forêt de Montécôt gardée par Ernest, un allemand qui organise les chasses pour les officiers de Chartres.



A quelque distance de la planque où dorment toujours les jeunes épuisés par 24 H de marche et d'émotions, Sixt décharge les armes dans un bosquet et salue l'ami Maurice qui repart. Les patrouilles à moto continuent de circuler alentour, on dirait que l'alerte a été donnée et il faut partir au plus vite dès la nuit tombée.

Des lots de matériel sont constitués pour le portage de chacun : 12 grenades, une paire de chaussures, 200 balles, 2 fusils ou un sac d'explosif. Trois par trois les maquisards arrivent et s'équipent avec ce chargement et à 23 heures c'est le retour au maquis sous une lune brillante qui éclaire la campagne .



Le retour est pénible physiquement du fait de la fatigue accumulée et du chargement qui tire sur les épaules. Les chutes sont nombreuses et le bruit des grenades qui s'entrechoquent n'est pas rassurant mais la troupe parvient tout de même aux Crottes, siège du premier maquis de La Loupe où Jean Renaudon (Rhône) l'attend avec quelque renfort.

24 heures de repos ici et ce sont les derniers Km pour atteindre Plainville et raconter aux copains les exploits de ces 15 marcheurs infatigables.